Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 2

Rubrik: [Lettre de lecteur]
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

» neuf. Puis : — Mon cher, cela ne peut pas aller ainsi, il » vous faut un chapeau neuf. — A mon tour je dirai : — Ma » chère, il ne convient pas que je sois si beau et que vous » gardiez votre vieille robe ; — et ma femme achètera une » robe ; puis la robe exigera un châle et un chapeau neufs ; » tout autant de choses dont nous ne sentirons pas le besoin, » si je n'accepte pas ces bas de soie, car, aussi longtemps » que nous ne les verrons pas, nos vieilleries nous paraîtront » assez belles. »

Voulez-vous quelques sentences, écoutez :

« L'économie, si elle n'est pas un acte rationnel et le fruit » du jugement, est une monomanie qui empoisonne, lasse et » obsède jusqu'au tombeau. »

Ou encore :

« De tous les modes de dépenser son argent, c'est celui » d'avaler des friandises coûteuses qui est le plus ingrat. »

Ou bien :

« Incontestablement, la sphère de la femme doit être con- » venablement étendue, et les gouvernements républicains » en particulier ne se sauveront de la corruption et de la » ruine qu'à cette condition. »

Et sur ce dernier sujet, l'auteur dit encore d'excellentes choses, si excellentes qu'elles font trouver le Code Napoléon, et tant d'autres, stupides et absurdes, partout où il y est question des femmes. Mais il faut vous laisser le plaisir de l'imprévu, et je conclus en vous recommandant cette nouvelle traduction comme une lecture attrayante et solide à la fois.

L. Favrat.

Monsieur le Rédacteur,

Excusez si je viens vous demander quelques explications sur votre belle fête du nouvel-an. Je n'ai pas pu comprendre l'article que la *Gazette de Lausanne*, dans son numéro du 5, a donné à cette occasion. Il y a des termes beaucoup trop recherchés pour nous autres campagnards. J'ai pourtant été commis d'exercice pendant dix ans dans mon petit village, au bord du Veyron, et notre régent était un des meilleurs de par chez nous. Plusieurs personnes et surtout les vieilles femmes du village qui lisent la *Gazette* tous les jours, disent qu'on ne raconte plus les choses comme dans le temps, qu'on raffine trop.

Il faut bien que je vous dise pourquoi je vous écris. J'ai été à Lausanne le 2, mais en arrivant je suis entré au café *Bel-Air* où je suis beaucoup resté, et quand j'ai suivi la mascarade sur St-Laurent il y avait si tellement de monde que j'ai pu à peine apercevoir les diables rouges et blancs. Au moment où je m'en suis approché j'ai reçu un coup de vessie qui m'a enfoncé mon chapeau jusqu'au menton ; impossible de sortir mes mains pour le soulever, et que je suis retourné tant bien que mal au café *Bel-Air* avec mon chapeau enfoncé. Enfin, je n'ai rien vu, quoi.

Voilà pourquoi j'aimerais que vous nous donniez quelques détails dans le *Conteur*, qui appelle les choses par leur nom ; ça ferait bien plaisir au syndic qui le lit après moi. La *Gazette* nous dit qu'à Lausanne tous les chapeaux tournaient leurs *ailes* vers la rue de Bourg. Chez nous les chapeaux ont des bords, mais qui ne tournent pas. Pardon je vous barre les mots qui m'ont intrigué. Elle raconte aussi qu'il y avait un jardin-restaurant sur la route avec des *sommelliers;* ça devait être curieux. Je pense qu'il a voulu dire des sommeliers, comme ceux qu'on voit dans les hôtels.

Il est aussi parlé d'un *bruissement d'abeilles* qui planait dans l'air, de jaquettes à *crevés blancs*. Jamais le régent n'a pu nous dire ce que c'était que ces crevés blancs.

A présent, je ne veux pas vous dire que j'y croie, mais ça nous a tout de même remué le sang quand nous avons lu qu'il y avait des *grappes de têtes* pendues aux fenêtres. Ma mère a frissonné. Et mes enfants qui ont écouté l'affaire me demandent chaque jour comment on a pu faire le char de la déesse avec des bonbons.

Et qu'est-ce que c'est que ces *robes glauques*, ce mot ne me plaît pas ; si jamais ma femme en portait, les affaires iraient mal entre nous.

Mais encore un de ces fins mots que nous n'avons jamais pu déchiffrer, c'est *kallidoscope*. Ce mot n'est pas dans le dictionnaire du régent, il paraît que c'est un tout nouvel inventé.

J'ai dit au greffier que je vous avais écrit. C'est un homme qui est instruit et qui a même été à Zurich dans le temps. Il m'a dit : Vois-tu, Frédéric, l'article de la *Gazette* est un galimatias double. Je sais bien à peu près ce que c'est qu'un galimatias, mais je n'aurais pas cru qu'il y en eût des doubles. Il m'a encore dit, oh c'est que c'est un tout fin, lui, il m'a dit, cet article me rappelle un repas de noce auquel j'ai assisté à Lausanne. Tout y était servi dans des magnifiques ustensiles, des coupes, des verres taillés, des services d'argent massif, etc., etc., mais les mets étaient tellement chétifs et mal apprêtés qu'après dîner on avait aussi faim qu'avant, voilà.

Excusez-moi, monsieur le Rédacteur, mais racontez-nous voir ça en bon vaudois, dites-en un mot à M. Favrat.

A propos qu'est-ce que c'est que des *salamalecs ?*

Mille compliments de bonne année.

Votre abonné.

Le *Cosmos* parle des chiens du Mont St-Bernard. Ces animaux sont, paraît-il, de race espagnole. On les fait venir des Pyrénées ; leur service habituel consiste à tracer le chemin dans la neige récemment tombée, et qui cache les sentiers battus. Jamais ils ne s'écartent de ces sentiers, à moins que ce ne soit pour secourir un voyageur perdu.

Le chien le plus intelligent que l'hospice ait possédé, est celui dont la dépouille figure au musée de Berne et qui s'appelait *Paris*. Doué d'une vue excellente, il apercevait les voyageurs à une très grande distance. On en compte une trentaine qui lui ont dû la vie : entre autres trois soldats français qui, égarés dans les neiges à l'entrée de la nuit, suivaient une direction qui les écartait de l'hospice et devait bientôt les conduire au pied de rochers inaccessibles ; *Paris* les vit, attira l'attention par ses cris, se fit suivre, et les trois soldats furent sauvés.

Ce chien, qui était à l'hospice au moment du passage de l'armée en 1800, avait la singulière ha-

bitude d'obliger tous les soldats isolés qu'il rencontrait à mettre l'arme au bras ; il leur barrait la route jusqu'à ce qu'ils se fussent conformés à cette consigne.

Un jour, il refusa obstinément de franchir un passage dangereux par où le frère qui l'accompagnait voulait le faire passer. Au lieu d'obéir, il fit un long détour ; le frère jugea convenable de l'imiter et fit bien, car, au même instant, une avalanche ensevelit sous la neige le chemin que l'instinct de *Paris* lui avait fait éviter.

Un autre chien, nommé *Drapeau*, a sauvé un homme d'une manière très intelligente. Le messager que *Drapeau* accompagnait fut enseveli sous une avalanche d'où sa tête sortait. D'abord, le chien fit tout ce qu'il put pour débarrasser ce malheureux ; mais la neige étant fort dure, il n'y put réussir. Alors il se mit à aboyer avec force, regardant anxieusement de tous côtés. Personne ne répondant à l'appel, *Drapeau* prend enfin son parti ; il court de toute la vitesse de ses jambes, non à l'hospice, mais à un village moins éloigné du lieu de la catastrophe. Le voyant seul, les habitants pensèrent bien qu'il était arrivé quelque malheur, et l'agitation du bon chien le disait assez. Ils le suivirent et sauvèrent le messager « qui attendait les secours avec confiance. » Ces derniers mots, qui renferment le plus bel éloge qu'on puisse faire de *Drapeau* sont extraits d'une lettre du prieur de l'hospice. Ce messager fut sauvé une seconde fois par le même chien.

Les pygmées bossus de l'Utliberg.

Conte.

VII

En sortant du coin où il avait dormi et arrivant dans la clairière, Jean-Henri dirigea les yeux vers le sommet de la montagne. Jésus ! en voici du nouveau ! Non ! vraiment ! que croire? A côté de l'antique chapelle, voilà un superbe bâtiment, avec belvédère, balcons, colonnes, fenêtres respiendissantes. Il se frotte les yeux, pense avoir mal vu, puis il regarde encore, le bâtiment y est toujours. C'est de la sorcellerie, ou je ne suis plus Jean-Henri! Il s'engage dans la descente qui contourne l'Utliberg et regardant plusieurs fois derrière lui, il revoyait toujours ce lieu enchanteur qui s'appelle Hôtel-Pension de l'Utliberg. Conçoive cela qui voudra ! s'écrie Jean-Henri, qui arrive enfin à la lisière du bois. De ce point, l'on voit à ses pieds le lac, la ville de Zurich, et la vallée de la Limmat. Un cri d'étonnement lui échappe ; il reste cloué sur le sol. Il regarde, regarde encore, le cœur lui bat, la tête lui tourne. Le souffle va lui manquer. Où donc est allée l'enceinte de murs grisâtres qui entourait la ville? où sont les bastions? les tours, les portes? qu'est-ce que cette capitale splendide enfermée dans ces brillants faubourgs? Le Wellenberg, les pieux qui fermaient le lac à l'entrée de la ville, tout cela a disparu sans laisser trace. Là, ce bâtiment magnifique! (l'Asile de la Vieillesse) et là donc (les Sourds-muets et les Aveugles) et là encore! (l'Hospice cantonal), et là-bas, au Riesbach, cette église élégante, dont la tour s'élève vraiment vers le ciel ! Et toutes les fenêtres des édifices que nous venons de nommer, éclairées par le soleil couchant, formaient une brillante illumination. Si Jean-Henri n'avait vu les tours bien connues de la cathédrale de Saint-Pierre et du Frau-Münster, jamais il n'aurait reconnu Zurich. Et plus près, sa commune d'origine, la Aussersihl... méconnaissable! c'est... c'est, ma foi, une ville entée sur la ville. A cet aspect, Jean-Henri se prit la tête avec les deux mains, elle était comme remplie de rouages en mouvement, il se croyait dans un rêve, dans une hallucination.

Voyant dans un champ une femme qui ramassait des betteraves, il courut à elle pour l'interroger ; mais, à son approche, cette femme jeta loin ses betteraves et s'enfuit en poussant des cris d'effroi. — Eh bien ! grommela Jean-Henri, voilà un singulier renseignement. Je veux l'interroger, elle se sauve. Le monde est ensorcelé ! Mais, un moment! là-bas ! qu'est-ce donc? Ce cri lui était arraché par la vue de deux bateaux à vapeur, le Linth Escher et le Republikaner qui venaient de se croiser. Ah çà ! maintenant, on ne se sert plus de bateaux pour aller sur le lac, on voyage tout simplement sur l'eau, dans sa propre maison, car enfin il n'y a pas à s'y méprendre, voilà des fenêtres, voilà une cheminée, et qui fume bon train encore; avec ce système, on peut cuire sa fournée de pain tout en marchant. Voilà qui réjouira M. le capitaine du feu ! avec cette vitesse on n'a certainement pas besoin de sept heures de route pour se rendre à Staefa. Je serais tout de même curieux de savoir ce que pense de tout cela M. le maître d'école. Mais non ! j'aime mieux ne pas parler de tout ce que je viens de voir, on me prendrait pour un fou ; en finale, tout cela n'est qu'un rêve. Mes yeux sont ensorcelés.

C'est ainsi que raisonnait Jean-Henri tout en marchant. Enfin il arriva sur la belle route qui mène au village de Wiedikon. Tous ces lieux qui lui étaient fort connus, lui parurent étrangers. Il voyait une prairie là où il aurait juré avoir vu, tout dernièrement encore, un champ. Plus loin, c'était une jolie maison, entourée d'un jardin, là où il s'attendait à trouver une vigne. Les arbres, en particulier, avaient fort grandi. Tout cela contribuait à troubler, de plus en plus, la tête de Jean-Henri, qui finit par douter de l'existence de l'univers et de la sienne propre. Il marchait en toute hâte, avec crainte, et sans oser adresser la parole à qui que ce fût. Il remarqua de plus que, devant lui, chacun se tirait de côté, le regardant avec surprise de la tête aux pieds et riant de sa personne. Je ne m'étonnerai plus de rien, se dit-il en lui-même; ou bien tous ceux que je rencontre sont fous, ou bien je ne suis plus moi-même.

Mais à l'entrée du village de Wiedikon, l'étonnement cloua de nouveau sur la rue Jean-Henri, qui venait de se promettre qu'il ne s'étonnerait plus de rien. (Mais voilà probablement nos lecteurs déroutés. Wiedikon est à la Aussersihl, ce que Clarens est à Vernex). Les enfants sortaient de l'école, qui n'était plus la vieille maisonnette surmontée d'une petite tour. C'était un superbe bâtiment, un collége comme on dit chez nous, dans le canton de Vaud, ce qui causa un profond étonnement à Jean-Henri. Les enfants qui sortaient de l'école ne lui causèrent pas moins de surprise.

(La suite au prochain numéro.)

La livraison de *janvier* de la Bibliothèque universelle et Revue suisse vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants : Les femmes et la famille au Japon, par M. *Aimé Humbert*, ancien envoyé de la Suisse au Japon. — II. Etudes contemporaines. — Charles Didier, par M. *Frédéric Frossard*. — III. Les chemins de fer suisses et les passages des Alpes, par M. *Edm. Tallichet* (première partie). — IV. Une batterie d'artillerie au Furke-Pass, par M. le colonel *Th. de Vallière*. — V. Huit jours dans un château en France. Nouvelle, de Mme *Adelaïde Sartoris* (première partie). — VI. Chronique. — VII. Causeries parisiennes. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Poésies, par Mme *Edm. de Pressensé*. — Nouveaux récits du XVIe siècle, par *Jules Bonnet*. — Bonté, par *Charles Rozan*. — De l'origine du langage, par *Léon de Rosny*. — La maison du ravin, idylle vaudoise, par *Urbain Olivier*. — Les chasseurs de girafes, par le capit. *Mayne Reid*. — L'école buissonnière, par Mme *Jeanne Marcel*. — Les enfants de la ferme, par Mlle *Julie Gourand*. — La maison roulante, par Mme *de Stolz*.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.